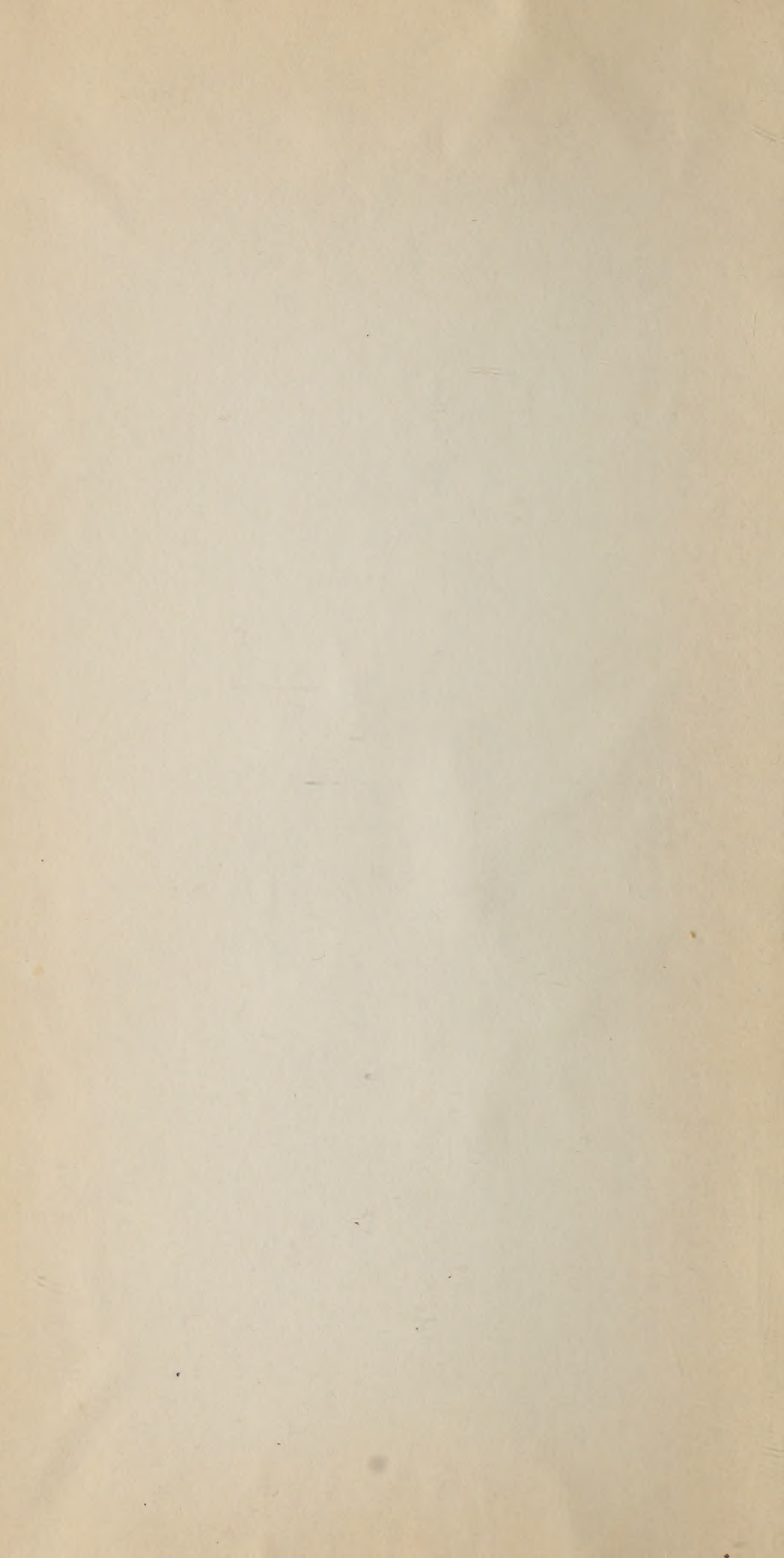
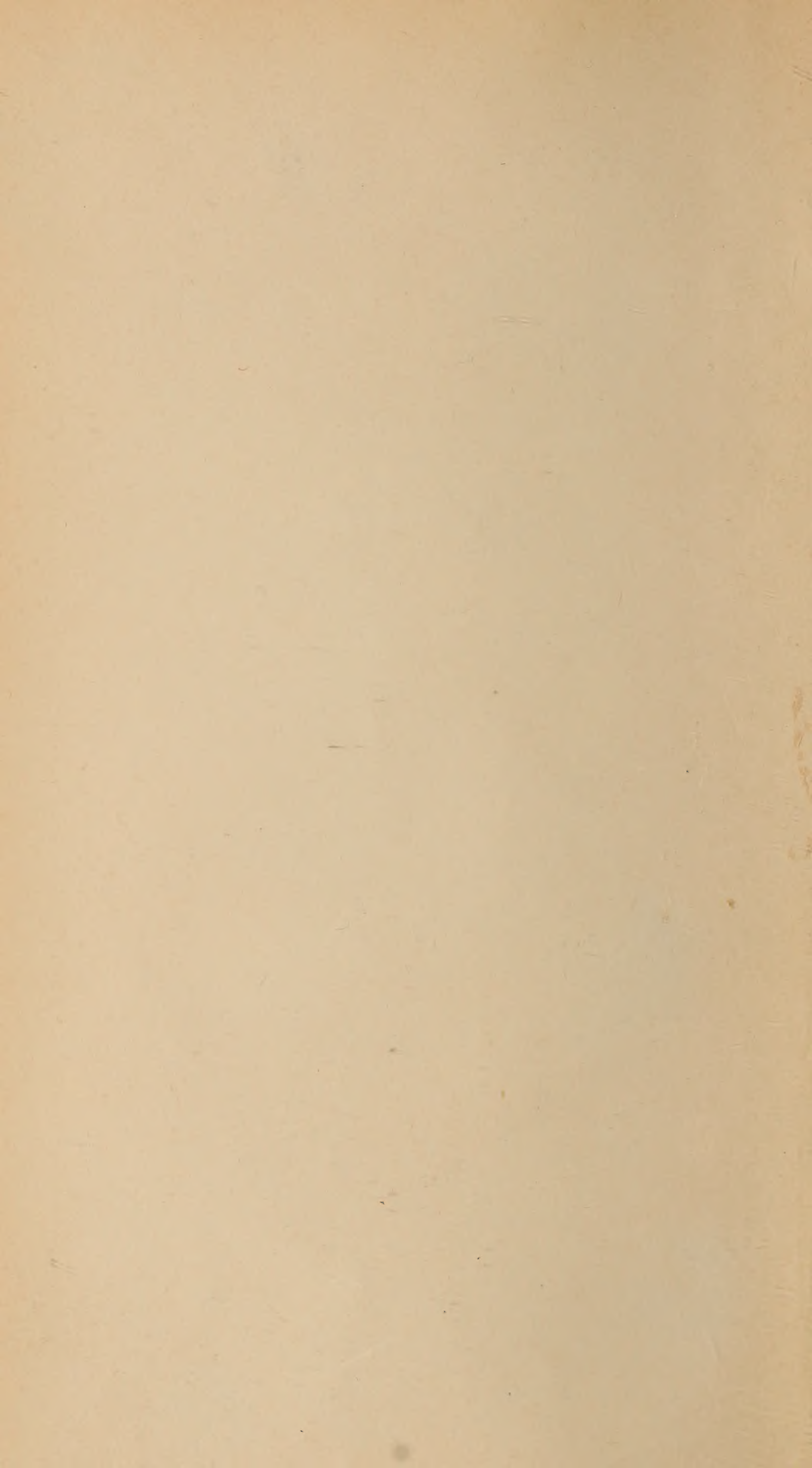
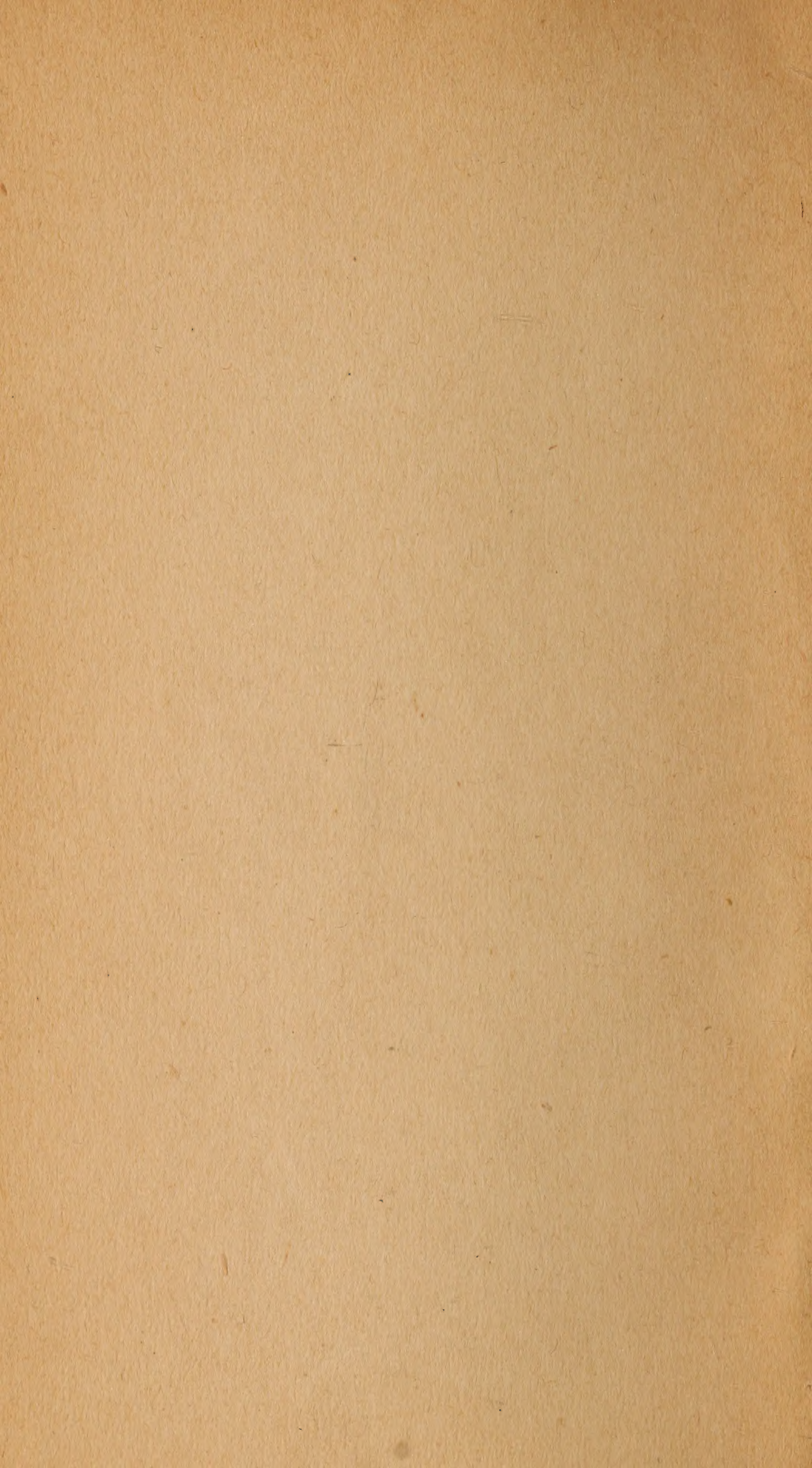

JE ME SOUVIENS











BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION DOLLARD

N° 317 B

CONTEURS
CANADIENS-FRANÇAIS



CONTEURS CANADIENS-FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

E. Z. MASSICOTTE

PORTRAITS DESSINÉS PAR EDMOND J. MASSICOTTE

3e SÉRIE



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, Rue St Jacques
1913





LOUIS FRECHETTE

(1890-99)

LOUIS FRÉCHETTE



M. Louis Fréchette naquit à Lévis, en 1839. Il fut avocat et député, puis se livra entièrement à la littérature. C'est le plus grand poète lyrique que le Canada a produit. Ses principaux volumes de poésie sont *les Fleurs boréales* et *la Légende d'un Peuple*, tous deux couronnés par l'Académie française. Ses ouvrages humoristiques : *Originaux et Détraqués*, et ses *Contes canadiens*, dont il a fixé le genre, lui ont fait une réputation sans exemple en ce pays.



AU SEUIL

Ce soir-là, nous descendions de Montréal à Québec ; et, sur le pont du bateau, quelques jeunes gens s'étaient mis à causer littérature.

Inutile d'ajouter que, suivant la mode du jour, certains esprits chagrins accusaient l'industrie, le commerce, les sciences positives le progrès moderne en un mot, d'être incompatible avec les choses de l'idéal. D'après eux, la vapeur, l'électricité et surtout l'esprit de mercantilisme avaient tué la Poésie ; la tour d'Eiffel était son mausolée.

Entre voyageurs on est un peu sans gêne.

« — Permettez-moi de vous dire que vous blasphémez, messieurs, fit un des auditeurs que la petite discussion avait attirés. La poésie ne meurt pas, tant que le cœur de l'homme vibre. Elle est beaucoup plus en nous que dans les objets extérieurs. La chose qui semble la plus prosaïque du monde peut, à un moment donné, revêtir un aspect ou inspirer un sentiment d'une poésie intense. Tout dépend des dispositions d'esprit et de cœur où l'on se trouve, et surtout du point de vue où l'on se place.

» Tenez, moi qui vous parle, voulez-vous savoir ce que j'ai vu de plus poétique dans ma vie, c'est-à-dire

l'objet qui m'a causé à l'âme l'impression la plus vive et la plus attendrie ? C'est quelque chose de bien banal pourtant, une des choses que l'on serait porté à croire, entre toutes, incapables de provoquer une émotion : c'est tout simplement... un poteau de télégraphe !

— Un poteau de télégraphe ? Allons donc !

— Parole d'honneur, messieurs ! Je ne plaisante pas ; et si je vous contais mon histoire, vous me croiriez sans peine.

— Parlez alors, parlez » ! fit-on d'une seule voix.

Le nouvel interlocuteur était un de nos compatriotes. Robuste encore, quoique dépassant la soixantaine, il avait l'œil profond, la voix

bien timbrée, le langage d'un homme cultivé. En somme une tournure très comme il faut au service d'une intelligence plus qu'ordinaire. Nous l'écoutâmes avec intérêt.

« — Messieurs, dit-il, j'ai passé seize ans de ce que je puis appeler ma jeunesse dans des parages bien inconnus à cette époque, mais dont le nom a eu beaucoup de retentissement depuis. Je veux parler du Klondyke.

» Oh ! l'on ne songeait pas alors à y creuser la terre glacée pour en extraire des lingots ou des pépites jaunes ; on n'y faisait encore que la chasse aux fourrures. C'était la bête fauve que nous traquions, soit le fusil à la main, soit par l'intermédiaire des indigènes qui fréquentaient nos comptoirs.

» Les circonstances qui m'avaient conduit là, je n'en ferais pas mention si elles ne contribuaient à faire comprendre l'état d'âme où je me trouvais quand se produisit l'incident dont il s'agit. Ces circonstances, les voici en peu de mots :

» Je suis né à la Rivière-Ouelle, un joli endroit situé, comme vous savez tous, à quelque vingt-cinq lieues en aval de Québec, sur la rive droite du Saint-Laurent. Mon père était mort pendant que je faisais mes classes au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et ma mère s'était remariée deux ans plus tard.

» Mes études terminées, ma mère désirait me voir embrasser une carrière libérale, ce qui m'agréait assez. Mais cela exigeait certains sacrifices,

et mon beau-père, qui, par parenthèse, m'était peu sympathique, s'y opposait carrément. De là des malentendus, des discussions, des froissements ; bref, une vie impossible pour ma mère et pour moi.

» Pauvre mère ! elle avait souffert de ma présence, elle eut à pleurer mon éloignement. Pour lui rendre la paix, je saisis la première occasion, et je partis. Un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson m'avait engagé, avec quelques hardis compagnons, pour aller faire la traite des pelleteries dans les territoires voisins de l'Alaska.

» Je ne vous raconterai ni mes pérégrinations lointaines, ni mes aventures dans les différents postes où je dus séjourner. Ah ! ceux qui

trouvent la civilisation moderne trop terre à terre auraient eu là de quoi se faire passer le goût de la poésie primitive, j'en réponds.

» Les choses les plus nécessaires à la vie ne nous manquaient pas ; mais ces mille petites douceurs, ces mille objets superflus qui font le charme de l'existence, il ne fallait pas y songer. Nous avions de l'occupation tant et plus durant une bonne partie de l'année, mais que faire pour se distraire pendant les mortes saisons ? Les livres étaient rares : qu'inventer pour tuer la monotonie des rudes et interminables hivers, en tête à tête continuel avec les mêmes individus, et ne comptant les jours que par une courte apparition du soleil à l'horizon ?

» Et point de nouvelles ! Séparés du monde entier durant douze mois d'une année à l'autre ! Une seule malle-poste pendant la saison d'été, et c'était tout. Imaginez seize ans de cette vie-là !

» Enfin, dans l'automne de 1876, le courrier en retard m'apporta deux nouvelles qui me rapprochaient singulièrement de mon pays et de ma vieille mère : le mari de celle-ci était mort, et le chemin de fer du Pacifique canadien venait d'atteindre Calgary, d'où il allait s'élancer d'un bond à l'assaut des montagnes Rocheuses.

» J'étais alors au fort Yukon, sur le fleuve du même nom, à cent lieues au nord-ouest de l'ancien fort Reliance, poste aujourd'hui célèbre sous

le nom de Dawson city. Nul engagement ne me retenait là-bas ; un Sioux, qui connaissait bien la route et qui retournait à Edmunton, pouvait me servir de guide. Le cœur bondissant dans la poitrine, je fis mes préparatifs de départ.

» En sorte que, le 1er novembre au matin, mon sauvage et moi, nous nous acheminions à la raquette sur la surface gelée de la rivière Porc-épic, l'un précédant et l'autre suivant un long et fort tobagan chargé de nos armes et bagages, et traîné par quatre vigoureux chiens esquimaux, en route pour le fort Lapierre — une course de deux cent cinquante milles pour ainsi dire d'une haleine.

» Du fort Lapierre, il faut traverser les montagnes Rocheuses pour

atteindre le fort McPherson. Soixante-dix milles à travers un labyrinthe inouï de torrents, de précipices, de rocs croulants, de glaciers et de pics inaccessibles ! Pour de la poésie sauvage, c'était là de la poésie sauvage ; seulement, on bénit le ciel quand cela devient un peu moins poétique.

» En partant du fort McPherson, on suit d'abord la rivière Peel sur une distance d'à peu près cent milles; puis cent autres milles de prairie, de cours d'eau, de lacs et de portages vous conduisent au fort Good-Hope, sur le Mackenzie, qu'il faut remonter jusqu'au Grand lac des Esclaves ; un trajet, cette fois, de six cents milles en chiffres ronds.

» De ce point on coupe à travers

la prairie jusqu'à Athabaska Landing, dernière station avant d'arriver à Edmunton ; encore cinq cents milles de marche au moins ! Vous voyez que ce ne sont pas là des promenades ; ni mêmes des voyages à entreprendre à la légère. Mais les étapes ont beau être longues et pénibles, on les parcourt encore assez gaiement, lorsque chacune d'elles nous rapproche de ceux que l'on aime.

» Nos journées se passaient en marches non interrompues, si ce n'est par quelques instants d'arrêt pour le repas du midi. Le soir nous campions au premier endroit venu, pourvu qu'on y trouvât du bois pour faire du feu.

» Quand je dis nous campions, c'est

manière de m'exprimer, car notre campement se réduisait à bien peu de chose. D'abord nous dételions les chiens et nous leur donnions leur ration de poisson gelé — il faut toujours avoir un soin particulier de ces pauvres bêtes, qui sont la ressource suprême et un élément de nécessité première dans de pareils voyages ; — puis, le feu allumé, nous faisions bouillir la marmite.

» Oui, comme cela, en plein air, à l'abri de n'importe quoi, quelquefois au vent, sous la neige tombante, dans la « poudrerie ». Puis, après avoir fait sécher nos fourrures rendues humides par une journée de marche, nous nous étendions sur la neige, côte à côte avec nos fusils, entre une épaisse robe d'ours et une

couverture en peaux de lièvre nattée ; et bonsoir, camarade !

» A l'exception de nos haltes dans les forts et autres stations, où nous passions généralement un jour de repos bien nécessaire et surtout bien gagné, nous logeâmes ainsi à l'enseigne de la Belle-Etoile, jusqu'au 24 décembre, jour où nous espérions atteindre Athabaska Landing de bonne heure dans l'après-midi.

» Je m'étais fabriqué un calendrier en forme de fer à cheval, sur lequel de petites chevilles indiquaient le quantième du mois et les jours de la semaine. Je savais donc que nous touchions à la vigile de Noël ; et malgré les fatigues de cet interminable voyage, je me sentais tout réconforté à l'idée de passer cette touchante

fête de famille sous un toit de chrétiens, en compagnie de mes semblables, au milieu de compatriotes peut être...

» Malheureusement, mon désir ne devait pas se réaliser. Dès le matin, une neige épaisse, soulevée par un violent vent de nord, avait rendu notre marche très difficile. A midi, nous étions littéralement enveloppés dans un tourbillon qui ne nous laissait pas voir à dix pas devant nous.

» Les bons Québécois s'imaginent savoir ce que c'est qu'une tempête d'hiver : je ne leur souhaite pas d'aller au fond du Nord-Ouest apprendre à leurs dépens qu'ils n'en ont pas la moindre idée.

» C'est tout simplement quelque

chose d'horrible. Cela vous aveugle, vous glace, vous bouscule, vous étouffe. Vous perdez pied, vous ne respirez plus, la notion des distances vous échappe. Rien pour vous guider : la clarté du soleil n'est plus qu'une lueur diffuse qui se laisse à peine soupçonner à travers les opacités de l'atmosphère ; la boussole, ce qui arrive souvent dans ces circonstances, s'affole ; et vous n'avancez plus qu'au hasard et pour ainsi dire à tâtons, enfouis, submergés, noyés dans les rafales et les halètements furieux de la tempête.

» C'était cette bête farouche qui nous tenait dans sa gueule.

» Si nous n'avions pas été aussi pressés d'arriver, nous nous serions blottis au fond de quelque ravin,

dans un pli de terrain, derrière un bouquet d'arbres, n'importe où, et nous aurions laissé passer la bourrasque sur nos têtes ; mais je tenais avec l'entêtement du désespoir à ne pas camper dans la prairie ce soir-là, et nous avancions quand même, en dépit de tout et même de notre attelage, qui ne voulait plus marcher que le fouet aux reins.

» Efforts inutiles, le poste que nous espérions atteindre semblait reculer devant nous ; et, le soir venu, il devint évident que nous avions fait fausse route. Nous nous en rendîmes compte surtout, lorsque, la tempête calmée et le ciel redevenu clair, nous vîmes par la position des étoiles que nous obliquions trop vers l'ouest. Il fallait se résigner.

» Changeant de direction, nous errâmes encore quelques heures, non pas tant à la recherche du poste désiré que pour trouver le bois nécessaire au campement. J'étais harrassé de fatigue, et je suivais les chiens, tout chancelant, la jambe molle et le cœur gros.

» Tout à coup, le guide, qui avait pris de l'avant, me jeta ce cri :

— Un arbre !

» Un arbre, comme cela, tout seul, en pleine prairie, c'était invraisemblable ; le sauvage avait probablement voulu dire un arbuste.

» Je tirai néanmoins la hache de dessous la bâche du tobagan, et rejoignis mon camarade. En effet, nous avions devant nous un tronc dénudé, s'élevant du sol, droit au

milieu de la grande plaine déserte. Je m'arrêtai un instant, surpris ; puis, tout à coup, le cœur me tressauta dans la poitrine ; je ne pus retenir un cri — un cri étouffé par un sanglot.

» Ce tronc sec, cet arbre mort, cette futaie isolée, dressée comme un mât solitaire au milieu d'un océan elle avait été plantée par la main de l'homme : c'était un poteau de télégraphe !

» Nous avions dépassé Athabaska Landing, et nous étions sur la route d'Edmunton.

» Comprenez-vous bien ?

» Un poteau de télégraphe ! La sentinelle avancée de la civilisation !

» Un poteau de télégraphe ! N'était-ce pas comme une main amie

qui se tendait vers moi sur le seuil de la patrie ?

» Plus encore, n'était-ce pas le cordial accueil d'un monde retrouvé, la bienvenue sur un sol vivant, cultivé, peuplé d'êtres intelligents, de compatriotes regrettés ?

» Je rentrais enfin dans la vie sociale, dans mon pays, dans mon siècle, après seize années d'exil au fond d'immenses solitudes sauvages. Je rentrais presque dans la famille, car ce fil d'acier que j'entendais vibrer là-haut, il me reliait au passé, au village natal, au foyer paternel redevenu plus cher que jamais, à ma vieille mère, à qui je m'imaginais presque pouvoir crier un bonjour de loin, malgré les mille lieues qui me séparaient encore d'elle !

» Ah ! tenez, il faut avoir éprouvé cela, perdu sous un ciel boréen, au milieu d'un désert glacé, dans le mystère de la sainte nuit de Noël, pour bien me comprendre ; je vous l'avoue ingénuement, je sentis ma tête se troubler.

» Et là, sous les yeux ahuris de mon compagnon de misère, qui, tout intrigué par les sons étranges du fil électrique bourdonnant sur nos têtes, murmurait : « Manitou : Manitou » ! sur un ton d'effroi, je fondis en larmes, et, ouvrant les bras, j'embrassai longuement, longuement ce morceau de bois insensible, ce poteau de télégraphe — mon frère !

La voix du narrateur tremblait un peu. Quant à nous, nous l'écoutions, émus. Ceux-là même qui a-

vaient si carrément dénoncé le prosaïsme de notre « âge de fer » étaient désarmés. Après quelques instants de silence, le voyageur du Nord-Ouest reprit :

» — Qu'ajouterai-je, messieurs ? Je ne voulus pas aller plus loin. Nous campâmes là tant bien que mal ; et je m'endormis au pied de mon nouvel ami, la tête perdue dans mes rêves, pendant que le fil sonore, secoué par le vent de la nuit, m'apportait par lambeaux comme un écho lointain des cloches de la Rivière-Ouelle et des chants sacrés qui en ce moment retentissaient sous les voûtes de nos églises.

» Je n'ai jamais assisté à une plus belle messe de Minuit.

» Non, non ! la poésie ne meurt

pas ; elle vit toujours aux replis des cœurs ; et il suffit parfois de l'effleurement d'un de ces souffles qu'on accuse de l'étouffer, pour éveiller ses plus divines vibrations et lui faire chanter ses plus attendrissantes mélodies ».



LE VIOLON DE SANTA CLAUS

Sans être précisément âgés, le père et la mère n'étaient plus de la première jeunesse, lorsque après un an de mariage béni par l'Ange des amours heureuses, le petit Louis naquit. C'était un délicieux bébé rose et blond, avec de grands yeux noirs tout rêveurs, que sa mère berçait presque constamment dans ses bras

avec des tressaillements de joie folle, et que le père allait regarder dormir la nuit, des heures entières, éveillé par des hantises de bonheur et d'orgueil paternels.

L'enfant grandit et se développa sous l'influence de ce double rayonnement de tendresse, de même qu'une plante délicate s'épanouit sous les chauds effluves du soleil et la caresse des brises printanières.

Il grandit plein de grâce et de gaieté, toujours choyé, toujours adoré, sans que le pli d'une feuille de rose eût jamais troublé son sommeil, sans que le plus léger nuage eût assombri la douce clarté de son aurore.

Il était charmant. Son sourire avait comme des irradiations lumineuses ; le timbre de sa voix faisait

songer au gazouillis des oiseaux sous les feuilles.

A deux ans, il avait de profondes ingénuités. Quand il aperçut pour la première fois le demi-cercle d'or du croissant, il s'écria tout angoissé :

« — Papa, vite ! un marteau, des clous, la lune brisée » !

Avec cela, crâne comme un paladin.

« — Il ne faut jamais aller au coin de la rue, lui dit un jour sa bonne.

— Pourquoi ?

— Il y a des sauvages.

— Des sauvages ! s'écrie-t-il le poing sur la hanche et le sourcil froncé ; as pas peur, vais aller chercher mon sabre » !

Enfin, capable de s'oublier des heures entières dans des rêveries

étranges. Un soir, grand émoi dans la maison : l'enfant est disparu !

Pris d'une horrible inquiétude, on le cherche vainement à droite et à gauche, dans toutes les chambres, au dehors, partout. Nulle trace du petit.

La nuit était déjà avancée, et l'on commençait à perdre la tête, lorsque quelqu'un découvrit l'enfant seul sur un balcon, le menton dans les deux mains, et le regard égaré dans le vague du firmament.

« — Mais que fais-tu donc là ? lui demanda-t-on.

— Moi regarde.

— Quoi ?

— Belle étoile » !

Mais ce qui le caractérisait surtout c'était sa passion pour la musique :

un air de flûte provoquait son enthousiasme ; une fanfare le faisait bondir comme un choc électrique et le jetait dans des transes.

Ajoutons, par parenthèse, que cette espèce de frénésie maladive le suivit jusque sur les bancs de l'école, où, même à l'âge de huit ou neuf ans, un éclat de trompette ou un roulement de tambour lui faisait irrésistiblement lâcher livres et crayons pour se précipiter dans la rue, et suivre, sans se préoccuper d'aucune permission, la première escouade militaire qui passait.

Mais comme c'est au bébé seul que nous avons affaire, revenons au bébé.

Si jamais un enfant fut passionnément aimé de ses parents, ce fut lui.

Je le répète, on se levait la nuit pour le regarder dormir.

Pauvres parents ! le ciel leur réservait une terrible épreuve.

L'enfant avait maintenant trois ans et demi bien comptés.

Or il n'avait pas encore atteint son douzième mois, lorsque la maman lui découvrit à la gorge, dans la région du larynx, une toute petite tumeur qui se développait d'une façon inquiétante. Qu'on me pardonne une expression technique trop prétentieuse peut-être : c'était ce qu'en termes de chirurgie on appelle un kyste sébacé.

Comme on le sait, ces corps séreux n'offrent en général aucun danger réel, mais celui-là se présentait, à cause du voisinage de certains vaisseaux

délicats, dans des conditions particulièrement critiques ; et l'opération — tôt ou tard nécessaire — pouvait, trop inconsidérément retardée, devenir dangereuse.

La tendresse des parents, après avoir autant que possible, ajourné le moment cruel, ne pouvait hésiter plus longtemps ; et, quelques jours avant la Noël, les médecins furent mandés.

Ce fut la mort dans l'âme — est-il besoin de le dire ? que les parents assistèrent aux terribles apprêts de ce qui leur semblait un chevalet de torture pour l'être qu'ils chérissaient le plus au monde.

La mère, enfermée dans sa chambre, pleurait toutes les larmes de son corps ; et le père en détresse, le cœur

serré comme dans un étau, dut s'emparer par ruse du pauvre petit pour le soumettre à l'influence anesthésique.

Et, comme cela — oui, en pleine santé, en pleine gaieté, avec le printemps dans les yeux et des éclats de rire dans la voix — le cher petit eut les poignets saisis, et ce fut de force et malgré ses résistances désespérées, qu'on lui fit respirer l'horrible drogue, jusqu'à ce qu'il retombât, inerte et pâle comme un cadavre, sur la table où l'attendait le scalpel du chirurgien.

Par malheur, l'opération n'eut pas tout le succès désirable. Au moment le plus scabreux, l'enfant fut pris d'une toux convulsive, et cet accident, impossible à prévenir, eut des consé-

quences graves. Le kyste, au lieu d'être enlevé intégralement, ne put être extrait que d'une façon incomplète ; et la plaie dût rester ouverte pour la lente élimination du reste par voie suppuratoire.

Mais abrégeons ces pénibles détails.

Les parents, réfugiés dans une pièce à part, attendaient le résultat avec une anxiété plus facile à imaginer qu'à décrire.

« — Eh bien ? s'écrièrent-ils tous deux à la fois et la sueur de l'angoisse au front, en voyant apparaître le médecin de la famille, qui avait surveillé l'opération, eh bien ?

— C'est fait, répondit gravement celui-ci.

— Ah ! et puis ?...

— Tout va bien, ajouta-t-il d'un

air et sur un ton qui démentaient trop ses paroles.

— Ah ! docteur, docteur, s'il y a du danger...

— Non, il n'y a pas de danger... pour le moment du moins. Seulement, que la mère s'arme de courage, car il va falloir des soins très assidus ; et ce sera peut-être long. Pourvu qu'il ne survienne aucune complication... ajouta-t-il avec un hochement de tête où perçait son inquiétude. En tout cas, il faut prévenir la fièvre par tous les moyens possibles. La garde-malade a mon ordonnance par écrit. Je reviendrai ce soir ».

Le soir, le médecin revint.

Il trouva les pauvres parents au comble de la désolation : une fièvre intense s'était déclarée.

Durant trois longs jours et trois longues nuits, le petit martyr fut entre la vie et la mort.

— S'il pouvait dormir ! disait le docteur, qui ne prenait plus la peine de dissimuler son anxiété. S'il pouvait dormir ! Il n'y a que le sommeil qui puisse le sauver. Et malheureusement, dans l'état de faiblesse où il est, ce serait une imprudence que de lui administrer aucun narcotique. Il faut tout attendre de la nature... ou de la Providence.

Ce fut un calvaire pour la malheureuse mère clouée au chevet de son enfant.

Quant au père, il errait par la maison comme un insensé, se labourant la poitrine de ses ongles, s'arrachant les cheveux, et ne songeant qu'à

se briser la tête contre les murs.

Son fils ! son petit chéri ! son idole ! son seul enfant ! il s'accusait de l'avoir tué, et se maudissait dans des accès de désespoir délirant.

L'enfant n'avait pas dormi depuis deux jours. Insensible à tout ce qui se passait autour de lui, il promenait dans le vague le regard voilé de ses grands yeux vitreux que dévorait la fièvre.

« — C'est demain Noël, mon chéri, disait le père penché sur l'oreiller humide de ses larmes, et couvrant de baisers fous la menotte brûlante qui reposait inerte sur la courte-pointe ; c'est demain Noël, la fête de l'Enfant-Jésus. Cette nuit Santa Claus va faire sa tournée pour distribuer des cadeaux aux petits enfants qui

dorment. Tes souliers neufs sont dans la cheminée — là, justement dans la chambre voisine — tu n'as qu'à dire quels jouets tu désires avoir, mon ange ; et si tu dors bien, Santa Claus te les apportera bien sûr... Tu vas dormir, n'est-ce pas ?

Et le pauvre papa détournait la tête pour cacher ses pleurs et refouler ses sanglots.

» — Que veux-tu que Santa Claus t'apporte, voyons, dis, mon trésor ?

— Un violon, répondit l'enfant avec une lueur de joie dans le regard.

— Un violon ? Eh bien, il en a des violons, Santa Claus, j'en suis certain. Dors bien, et ton bon ange lui dira de t'en apporter un beau ».

Mais l'enfant ne dormait pas, et le

médecin, qui venait le voir plusieurs fois par jour, se désolait :

— Ah ! s'il pouvait dormir, disait-il, ne serait-ce qu'une heure !

Dans la soirée, l'enfant fit un signe à son père.

« — Qu'est-ce que c'est, mon ami ? demanda celui-ci en se penchant sur le lit pour prêter l'oreille.

— Est-ce qu'il sait en jouer du violon ? fit le bébé d'une voix faible comme un souffle.

— Qui, mon ange ?

— Santa Claus.

Le père se dressa tout à coup sur ses pieds en se frappant le front : une inspiration subite, une inspiration du ciel venait de lui traverser le cœur et le cerveau.

» — Mais oui, mon amour ! s'é-

cria-t-il, en pressant la main fiévreuse de l'enfant, oui, mon amour, il sait jouer du violon, Santa Claus. Il en joue délicieusement même. Et, si tu veux bien dormir, sur ton bon petit oreiller, là, ton bon ange le fera jouer pour toi, et tu l'entendras dans un rêve... Tu verras comme ce sera beau » !

Et le pauvre père, une dernière lueur d'espoir dans l'âme, sortit sur la pointe des pieds, laissant la mère seule, agenouillée de l'autre côté du lit où le cher malade, assis sur son séant, ouvrait de grands yeux fixes dans la demi-clarté qui filtrait à travers les transparences de l'abat-jour.

La nuit avançait, la sainte nuit de Noël.

Les cloches commençaient à chanter dans les grandes tours lointaines.

Et le bébé ne dormait pas.

Le père, après être resté absent une petite demi-heure, rentra.

« — Je viens de voir Santa Claus avec sa hotte pleine de jouets parmi lesquels j'ai cru apercevoir un bijou de violon, dit-il. Il sera ici dans un instant, car il sortait justement d'une maison en face. Baissons les lumières ; et toi, bébé, ferme tes yeux, et fais au moins semblant de dormir.

Il fut interrompu par un léger bruit venant du salon voisin.

» — Chut, c'est lui » !

Le bruit s'accentua : on aurait dit des cordes de violon qu'une main mystérieuse accordait à la sourdine.

Le malade fit un soubresaut et

tendit l'oreille ; on entendait battre son petit cœur dans sa poitrine.

Alors ce fut un ravissement.

Des sons d'une pureté angélique glissèrent dans le silence de la nuit. Des lambeaux de mélodies d'une suavité incomparable flottèrent dans l'air. Des accents d'une douceur infinie, qui semblaient émerger des profondeurs d'un rêve, se répandirent en ondes diffuses dans l'ombre calme et reposée de l'appartement.

La main du bébé tremblait dans celle du papa, dont le regard, noyé dans la pénombre, suivait avec anxiété les diverses phases de surprise, de joie et d'attendrissement qui se manifestaient tour à tour sur les traits émaciés du petit malade.

Celui-ci écoutait toujours.

Un moment l'archet invisible parut obéir à quelque inspiration nouvelle. Les capricieuses fantaisies du début s'éteignirent par degrés, et se voilèrent peu à peu sous le tissu de phrases musicales d'un caractère plus défini.

Des mélodies plus distinctes se mirent à chanter dans les vibrantes sonorités de l'instrument ; et l'oreille put saisir, pour ainsi dire au vol, toute une série, ou plutôt un enchaînement, indécis encore mais parfaitement perceptible, de ces vieux chants de Noël, si impressionnants dans leur archaïque simplicité —œuvres de ces génies anonymes qui surent si bien rapprocher les deux pôles de la vie, en faisant à la fois sourire l'enfance et pleurer les vieillards.

Ils y passèrent tous, les bons vieux cantiques d'autrefois, tour à tour gais, attendris ou solennels, mais toujours émus : — *Çà, bergers, assemblons-nous !* — *Nouvelle agréable !* — *Il est né le divin Enfant...* — *Dans cette étable...* — *Les anges dans nos campagnes...* Et cet *Adeste fideles*, si large de facture, et si vibrant de poésie chrétienne.

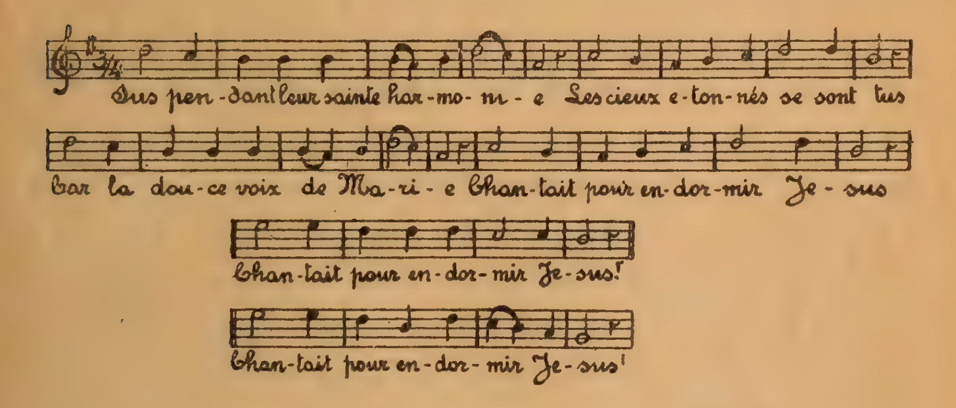
Tout cela se succédait, se mêlait, se fondait, s'enchevêtrait dans un ensemble harmonieux auquel le décor nocturne et cette scène de douleur muette prêtaient un caractère d'une inexprimable intensité d'impression.

L'enfant ne bougeait plus, ne tremblait plus ; le monde extérieur avait disparu pour lui, il était lit-

téralement emporté dans l'extase.

Petit à petit, les sons du violon s'affaiblirent, s'atténuèrent, se simplifièrent dans une suite de modulations berçantes et douces comme un chant lointain, à travers lesquelles l'oreille devinait — entendait presque — les touchantes paroles du cantique populaire :

> Suspendant leur sainte harmonie,
> Les cieux étonnés se sont tus,
> Car la douce voix de Marie
> Chantait pour endormir Jésus.



Le père jeta un coup d'œil sur son enfant : deux grosses larmes coulaient sur les petites joues.

Puis, ce fut comme un murmure de la brise, comme un bourdonnement d'abeilles, comme le susurrement d'une source dans les herbes ; avec la suavité d'une caresse à l'oreille, le merveilleux violon chanta ou plutôt soupira la naïve berceuse qui avait tant de fois endormi le bébé dans les bras de sa nourrice :

> C'est la poulette grise
> Qu'a pondu dans l'église,
> Elle a fait un petit coco
> Pour bébé qui va faire dodo,
> Dodiche ! dodo !

Le petit ferma les yeux, pencha la tête, et son épaule s'enfonça doucement, tout doucement dans le duvet de l'oreiller...

Presque au même moment, une autre tête retombait sur le bord du petit lit. C'était la pauvre mère, épuisée de veilles, qui s'endormait

à son tour avec un sourire d'infinie reconnaissance à Dieu sur les lèvres.

Alors le père, tout perplexe de crainte et d'espoir, se leva sans faire plus de bruit qu'un fantôme, et, se rencontrant avec le médecin dans l'entre-bâillement de la porte :

« — Il dort ! murmura-t-il hors de lui. Il est sauvé, n'est-ce pas ?

— Ils sont sauvés tous les deux, répondit le docteur, en jetant un coup d'œil dans la chambre du malade ».

Et dans un élan de gratitude attendrie, le désespéré de naguère serra en pleurant les deux mains du grand virtuose Jehin-Prume, qui venait de remettre son violon dans l'étui.





BENJAMIN SULTE

(1876)

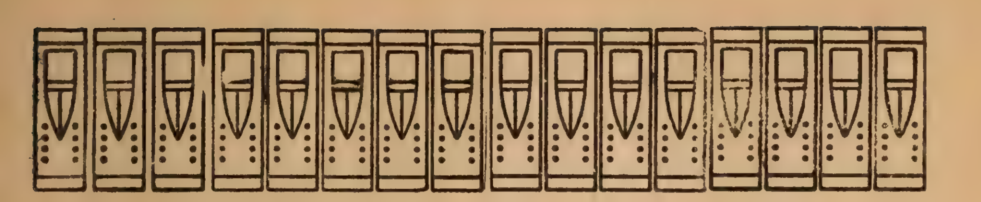
BENJAMIN SULTE



M. Benjamin Sulte est né aux Trois-Rivières, le 17 septembre 1841. Il s'est formé seul, grâce à ses talents naturels, car il quitta l'école à l'âge de 10 ans, pour prendre de l'emploi dans le commerce. Il débuta dans le journalisme vers 1860, et depuis, n'a pas cessé de produire. Écrivain brillant, prime-sautier et incisif, il a touché à presque tous les genres littéraires, mais son principal titre de gloire est l'histoire du Canada, où il règne en maître.

M. Sulte est employé au ministère de la milice, à Ottawa, depuis 1870.

Le conte suivant est extrait de ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés en 1876.



LE LOUP-GAROU

Ah ! les histoires merveilleuses, surnaturelles, incroyables, je les adore !

Les récits de vrais revenants qui vous donnent la chair de poule à gros grain, c'est cela qui captive l'attention !

Les aventures mystérieuses, horribles, *cauchemaresques*, ne les aimez-vous pas comme moi ?

Je vais vous narrer ce qui, à ma connaissance, a eu lieu dans les bois du Saint-Maurice, voilà un peu plus de trente ans.

J'ai vu, je le répète — vu de mes yeux.

Le lecteur va se dire :

— Enfin ! je rencontre un conteur qui n'a rien emprunté à un autre conteur, car il a été témoin du fait — ce qui est bien le merle blanc à trouver lorsque l'on parle d'histoire de loup-garou. Soyons tout oreilles.

C'est très aimable de votre part, ami lecteur, très aimable, aussi vais-je faire de mon mieux pour mériter votre confiance.

Entrons en matière, c'est un de mes amis qui parle :

« — J'étais en tournée dans les chantiers du haut de la rivière aux Rats, dit-il, et je venais de me débotter devant la cambuse de Pierre Miron, contremaître de chantier,

lorsque le cuisinier, me tirant à part, me confia une grande nouvelle.

» Le diable rôdait dans les environs en personne naturelle !

» Tout ce qu'il peut y avoir de plus diable et de plus vivant !

— Bah ! tu badines, lui dis-je.

— Badiner, Monsieur ? moi badiner avec ces choses-là ! le bon Dieu m'en préserve ! Ce que je vais vous dire est « hors du commun ». Ecoutez-moi un instant, je vous prie.

— Parle, parle, tu m'intéresses déjà, rien qu'avec tes airs et ta mine effrayée.

— Eh bien, Monsieur, je dois vous dire que voilà une semaine, le gros Pothier est parti « de la campe » le soir pour tirer de l'eau à la fontaine, à deux petits arpents d'ici.

Il n'était pas à cinquante pieds qu'il revint en courant comme un homme poursuivi et nous assura qu'il avait reçu un coup de bâton sur la tête. En effet, il avait une écorchure au cou près de l'oreille. Comme son casque était tombé et qu'il n'avait pas pris le temps de le ramasser pour s'enfuir, et comme d'un autre côté on voulait savoir d'où venait l'attaque, plusieurs hommes se rendirent sur les lieux, mais sans succès. Il fallut revenir. Je suivais les autres, et sans m'en apercevoir, je me trouvais le dernier, lorsque tout à coup je fus aveuglé par une «claque» sur chaque œil et je sentis qu'on me saisissait aux cheveux. Vous pensez si je criais ! Quand on me releva, je n'avais presque pas de connaissance...

— Tu avais donc été frappé bien fort ?

— Pour ce qui est de ça, oui, une paire de « claques » terribles, mais c'est tout... excepté que mon casque avait disparu ; c'est en me l'enlevant que le manitou m'avait tiré les cheveux.

— Comment expliques-tu cela ?

— Personne ne peut l'expliquer. Il y a des gens qui prétendent que nous avons affaire à l'âme d'un charretier de bœufs, mort en reniant Dieu dans ces endroits ici, il y a plusieurs années ; d'autres disent d'autres choses, mais c'est une affaire effrayante tout de même. Demain, nous quitterons tous le chantier.

» Comme le cuisinier achevait ces mots et que je me récriais contre la

décision qu'il venait de m'annoncer, Pierre Miron, suivi de tous ses hommes, entra dans la « campe ».

— Qu'est-ce que cela veut donc dire, Pierre ? vous parlez de départ ! En plein mois de janvier, vous n'ignorez pas la perte que cela devra occasionner.

— Ah ! M. Charles, ce n'est pas un badinage — je suis resté le dernier à méconnaître le sortilège, mais hier soir, je me suis rendu à l'accord général. C'était le sixième casque qui partait...

— Le sixième casque, celui de France Pigeon.

— Le cinquième était celui de Philippe Lortie.

— Le quatrième, celui de Théodore Laviolette.

— Le troisième...

— Ah ça ! leur dis-je en cherchant à me montrer un peu en colère, êtes-vous tous devenus fous ! Quel conte bleu me faites-vous là ; on croirait, à vous entendre, que le diable loge ici.

— M. Charles, reprit Miron d'un air grave et convaincu, c'est une affaire sérieuse comme personne n'en a vu.

— Eh bien ! mes amis, leur dis-je à tous, si vous voulez rester ici ce soir, je tâcherai de me convaincre par moi-même de ce que l'on dit. Demain avant-midi, Olivir Lachance, contremaître en chef, doit me rejoindre ; nous déciderons alors ce que nous aurons à faire.

— Convenu ! mais pas plus tard que demain.

— Pas plus tard que demain.

» Le souper fut servi au crépuscule, ce qui était nouveau au chantier, où le travail dans la forêt durait d'ordinaire « jusqu'aux étoiles ». Personne ne voulait plus rester hors du campement à l'heure où la nuit succède au jour, comme disent les gens qui s'expriment en belles paroles mesurées par cadence, avec des rimes au bout des lignes.

» Quand ce fut sur les huit heures, je proposai d'accompagner celui qui voudrait se rendre à la fontaine, puiser de l'eau. Je promettais de « couper » l'eau avec le contenu d'un flacon de genièvre, *vulgo* « gin ».

» Personne ne répondit à l'invitation.

» Je ne voulais cependant pas en

démordre. Je me levai tranquillement, coiffai mon casque avec un soin que je désirais que l'on remarquât, et prenant en main une chaudière, je me dirigeai vers la porte en disant :

— J'irai bien tout seul !

» Rendu dehors, tous les hommes étaient sur mes talons, protestant de leur bonne volonté, mais soutenant aussi que le diable allait encore nous jouer quelque nouveau tour.

— Bah ! leur dis-je en plaisantant pour voir à quel point le sentiment de cette terreur extraordinaire les dominait, — j'ai déjà « délivré » un loup-garou ; il ne me sera pas difficile d'en rencontrer un second.

» Nous allâmes à la fontaine. C'était une claire fontaine comme tou-

tes celles que vous connaissez. Le cuisinier rapporta la chaudière pleine d'eau. Nous l'escortions en masse serrée ; — rien d'étrange ne signala notre marche, soit en allant soit en revenant.

» Le genièvre coula jusqu'à la dernière goutte du flacon. A la ronde finale, les plus nerveux parlaient de sortir et de provoquer en combat singulier le manitou du Saint-Maurice. En homme rusé, je soutenais que personne n'oserait accomplir cette prouesse. Au plus fort de la contestation, la porte s'ouvrit brusquement et Olivier Lachance entra.

— Bonsoir la compagnie, dit-il. Je suis venu plus tôt que vous ne m'attendiez, parce qu'au chantier voisin j'ai entendu raconter des his-

toires qui ne me vont pas du tout.

» Pierre Miron l'invita à s'asseoir. Je lui dis que l'affaire en question me paraissait prendre une tournure alarmante. Bref, nous lui contâmes tout ce qui pouvait l'éclairer sur la situation.

» Olivier est un homme tout d'une pièce, physiquement et moralement. Il eut bientôt pris un parti.

— Pierriche, dit-il, en s'adressant au petit garçon qui dans les chantiers sert de marmiton et d'aide au cuisinier, tu vas aller tout seul, puiser de l'eau à la fontaine, et moi je vais te suivre de l'œil, mais de l'œil seulement. Ne crains rien. Et vous autres, reprit-il, en se tournant vers les hommes, restez tranquilles — je défends que l'on cherche

même à savoir ce que je vais faire.

» Le petit garçon ne paraissait pas du tout rassuré.

— Voyons, lui dit fermement Olivier, tu n'as que faire de t'épeurer, je sais ce que c'est, et je te promets qu'il ne te sera pas fait de mal. A présent, prends la chaudière et surtout mets le plus gros casque du campement, c'est le point principal. Vous, M. Charles, veuillez rester ici à surveiller les hommes ; je ne veux pas qu'ils me voient agir. Viens, mon garçon, termina-t-il en emmenant Pierriche. Et la porte se referma sur eux. Ils étaient dehors.

» Pendant dix minutes personne ne souffla mot autour de moi. Un malaise indéfinissable accablait tous les esprits. Ce silence fut rompu

par des cris de détresse poussés par Pierriche et le gros rire de Lachance qui rentra presque sur le coup en tenant l'enfant par la main.

» Le mystère était expliqué. Olivier avait vu le manitou :

» Nous n'avions pas assez de paroles pour formuler toutes nos questions. Peine inutile, Olivier prétendait garder son secret jusqu'au lendemain.

» Quant à l'enfant, interrogé, il répondit qu'il n'avait rien vu.

— En sortant, dit-il, M. Lachance se cacha, et moi je marchai vers la fontaine ; je savais qu'il ne me perdait pas de vue ; la nuit n'était pas très noire. Tout à coup, je l'entendis qui me disait : « Vite, vite, Pierriche, reviens » ! C'est alors que je

criai, car, en l'entendant m'appeler ainsi, j'eus peur qu'il y eût du danger ; mais lui, il riait.

» C'était tout. Impossible d'en savoir plus long. Je ne tentai même pas de faire parler Lachance sur ce sujet, car sa première parole en réponse aux interpellations des hommes du chantier avait été : « Vous » saurez cela demain, soyez tranquil- » les ».

***

» Le lendemain arriva. Dès sept heures du matin l'ouvrage recommençait dans la forêt pour se continuer jusqu'au soir.

» Lachance, Pierriche et moi, nous restions au chantier.

» Vers huit heures, Lachance avait

chaussé ses raquettes, et une hachette à la main il allait d'un arbre à l'autre, choisissant les plus gros autour de notre logis, et frappant sur le tronc avec le dos ou la tête de son arme. Après chaque coup il levait les yeux vers le faite de l'arbre et attendait un instant.

» Au cinquième arbre, il poussa un cri de triomphe :

— Nous le tenons.

— Qui ?

— Le diable ! Le loup-garou. Tenez, regardez dans la fourche, là-haut.

» Nous regardons. Effectivement dans une grosse fourche du dernier arbre frappé par Lachance, il y avait un être vivant, dont les gros yeux et la mine renfrognée manifestaient

une mauvaise humeur mal contenue.

» C'était un très gros hibou gris.

» Lachance eut bientôt saisi sa carabine de chasse et abattu le gibier qui à l'examen se trouva être prodigieusement fort, un roi de l'espèce.

— Hier soir, nous dit Lachance, quand je l'aperçus tout à coup qui planait au-dessus de la tête de Pierriche, j'eus peur pour cet enfant. Vrai, je le trouvais si puissamment découplé que je le croyais capable d'enlever le petit marmiton tout grandi. Mais au son de ma voix, il tarda de s'abattre et Pierriche eut le temps de revenir à moi. Du reste, en écoutant les récits des gens du chantier, j'avais déjà acquis la certitude qu'il devait y avoir du hibou là-dedans. Ces animaux-là

sont plus effrontés qu'on ne le pense, et les plus gros comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abattant sur sa victime le hibou frappe, comme l'aigle, un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

— Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

— Hé ! pardine, oui ! Dans le nid de l'oiseau vous les trouverez toutes les sept, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.



» Le soir arriva. Chacun au re-

tour de l'ouvrage de la journée s'informait du résultat des recherches de Lachance.

— Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

» L'art avec lequel notre contremaître en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défie toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêt d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire, et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

» Le souper fini, il appela quelques-uns des bûcherons, leur fit

prendre des hâches, et accompagné de tout le monde, il marcha droit à l'arbre du hibou.

— Abattez-moi ça, commanda-t-il.

» Sans hésiter, les bûcherons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but de ce singulier travail.

» Enfin l'arbre tomba.

— C'est bon, dit Lachance, en regardant les hommes, rentrons au chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

» Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche, très visible d'ailleurs.

» On se figure aisément si la sur-

prise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'immense nid de hibou ; il en tira les sept casques en peu de temps.

» Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

» Figurons-nous la gaieté des hommes pendant que le cuisinier retirait leurs couvre-chefs de la cachette de l'oiseau, et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

» La troupe joyeuse fit interruption autour de la cambuse en criant : « Hourra pour M. Lachance » !

» Lachance fumait tranquillement sa pipe et les regardait impassiblement.

» A terre devant ses pieds était le

corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

— Hourra pour M. Lachance !

— Oui-dà ! riposta Lachance, une belle affaire ! Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir » !



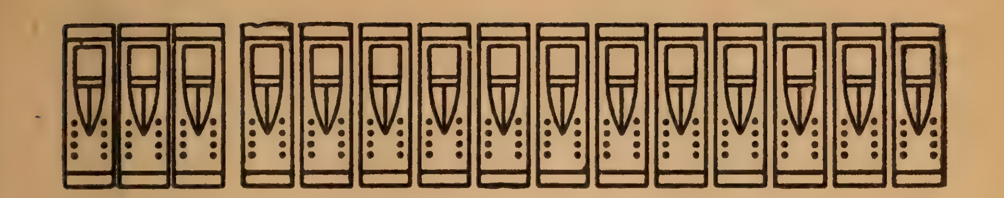
J.-C. TACHÉ

(1884)

J.-C. TACHE



Jean-Charles Taché est né à Kamouraska en 1821 ; il fit ses études au Séminaire de Québec et étudia la médceine. Il a été député, journaliste, publiciste et assistant-ministre de l'agriculture. Il a publié un grand nombre de volumes et de brochures. Ses principaux ouvrages sont : *Esquisses sur le Canada* et *Forestiers et Voyageurs ;* c'est de ce dernier volume que nous avons extrait les deux contes ci-dessous. M. Taché est mort en 1895. Il était chevalier de la Légion d'honneur.



LE NOYEUX

Nous avions donc quitté Québec pour *les pays d'en haut*, comme je vous l'ai dit, reprit le Père Michel.

Dans ce temps-là, il n'y avait sur le fleuve que des goélettes, des bateaux plats et des canots qui voyageaient entre Québec et Montréal : souvent les bâtiments à voile mettaient deux semaines, quelquefois trois, à monter à Montréal : le voyage le plus prompt était celui qu'on faisait en canot d'écorce lège. Je crois vous avoir dit que nos canots

à nous, cette fois-là, étaient chargés : or, avec un *maître-canot* chargé et bien monté, on fait, *l'un portant l'autre*, six lieues par jour en remontant les rivières, et environ le double en descendant, les portages compris.

Je vais tâcher, dans ce récit de mon voyage, de vous faire connaître comment on raccourcit le temps de ces longs parcours. Et tout d'abord, au départ, c'était la coutume des voyageurs, avant d'atteindre le point de la grande rivière des Outaouais où cessaient les établissements, de profiter de leur reste pour aller tous les soirs, à tour de rôle, aux maisons d'habitants voisines de l'endroit où l'on s'arrêtait : on y buvait du lait, on y chantait des chansons, on y dansait quelquefois, et, quand il com-

mençait à se faire un peu tard, on allait rejoindre les compagnons laissés à la garde des canots et des marchandises. Alors on s'étendait sur le rivage, à la belle étoile, autour d'un bon feu quand il faisait beau temps, du mieux possible à l'abri des canots mis sur le côté, quand il faisait mauvais temps, pour dormir ainsi jusqu'à deux heures du matin, temps du réveil et des préparatifs du départ chaque jour du voyage. Et figurez-vous que ce voyage de canots chargés, durait environ trois mois, sans autres interruptions de repos que celles que nous donnait quelquefois une tempête sur les lacs.

Enfin je faisais route à ce métier au temps dont je vous parle, et le dixième jour nous étions le soir à

camper aux Ecores, sur la rivière des Prairies. C'est là que j'ai entendu raconter à un vieux voyageur les deux histoires que je vais vous répéter maintenant ; remarquez bien que nous étions alors, nous autres, assis en rond autour d'un feu de campement dans le voisinage de l'endroit où les choses s'étaient passées.

Vous savez qu'aux *Ecores* il y a un rapide qu'on appelle *le Saut-au-Récollet ;* ce nom lui a été donné parce que (dame, je vous parle là d'une chose qui est arrivée dans *les commencements du pays*), parce qu'un récollet missionnaire s'est noyé dans ce rapide (1).

(1) Le père Nicolas Viel, noyé en 1625 avec un jeune néophyte. D'après les rapports des sauvages, trois Hurons auraient pris part au double assassinat du père

Le missionnaire descendait de chez les Hurons avec les sauvages, parmi lesquels il y avait un vilain gars qui s'opposait à la prédication de l'Evangile au sein de sa nation : mais il avait eu le soin de cacher ses projets. Choisissant un moment favorable à l'accomplissement de ses desseins, le satané monstre noya le missionnaire dans le rapide.

On n'a jamais pu savoir au juste de quelle manière il s'y est pris ; mais voici ce qui arriva quelques années plus tard.

Un canot, monté par des voyageurs, descendait la rivière des Prairies, on était campé, le soir, au pied du rapide. Il faisait noir comme

et de son jeune compagnon ; mais jamais on n'a pu savoir exactement ce qui s'est passé dans cette circonstance. (*Note de l'auteur.*)

chez le loup. En se promenant autour du *campement*, les hommes virent la lumière d'un feu sur la pointe voisine, à quelques arpents seulement de leur canot. — Tiens, se dirent-ils, il y a des voyageurs arrêtés là, comme nous ici ; il faut aller les voir.

Trois hommes de la troupe partirent pour aller à la pointe en question, où ils arrivèrent bientôt, guidés par la lumière du feu.

Il n'y avait ni canot, ni voyageurs; mais il y avait réellement un feu, et, auprès du feu, un sauvage en *brayet*, assis par terre, les coudes sur les cuisses et la tête dans les mains.

Le sauvage ne bougea pas à leur arrivée : nos gens regardèrent avec de grands yeux ce singulier person-

nage, et, comme ils s'approchaient pour le considérer de plus près, ils s'aperçurent que sa chevelure et ses membres dégouttaient d'eau.

Etonnés de l'étrange impassibilité de cet homme dans cette situation, au moment où quelqu'un venait à lui, ils s'approchèrent encore, en l'interpellant ; mais le sauvage demeura dans la même position et ne répondit pas.

L'examinant alors avec plus d'attention et à le toucher presque, à la lueur du feu, ils virent avec un redoublement de surprise, que cette eau qui dégouttait sans cesse du sauvage ne mouillait pas le sable et ne donnait pas de vapeur.

Les trois gaillards n'étaient pas faciles à effrayer, mais ils eurent

souleur ; ce qui ne les empêcha pas, cependant, de prendre le temps de se bien convaincre de tout ce qu'ils voyaient, mais sans oser toucher au sauvage. En passant et repassant autour du feu, ils remarquèrent encore que cette flamme ne donnait point de chaleur : ils jetèrent une écorce dans le brasier, et l'écorce demeura intacte.

Ils allaient se retirer, lorsque l'un d'eux dit aux autres : « Si nous racontons ce que nous avons vu, à nos compagnons, ils vont rire de nous et dire que nous avons eu peur ». — Or, passer pour *peureux* parmi les voyageurs, c'est *le dernier des métiers.*

Comme il ne leur était pas possible de ne pas raconter cette aventure,

ils se décidèrent à emporter un des tisons de ce bûcher diabolique, qui donnait flamme et lumière sans brûler, afin d'offrir à leurs camarades une preuve de la vérité de leur récit.

Vous pouvez vous imaginer de la surprise des voyageurs à ce récit extraordinaire : tous étaient à examiner ce tison, se le passant de main en main et mettant les doigts sur la partie en apparence encore ardente, lorsqu'un bruit de *chasse-galerie* et un *sacakoua* épouvantable se firent entendre. Au même instant, un énorme chat noir fit, d'une course furibonde, poussant des miaulements effroyables, deux ou trois fois le tour du groupe des voyageurs ; puis, sautant sur leur canot renversé sur ses

pinces, il en mordait le bord avec rage et en déchirait l'écorce avec ses griffes.

— Il va mettre notre canot en pièces, dit le guide à celui qui tenait le morceau de bois en ce moment, jette-lui son tison !

Le tison lancé fut au loin ; le chat noir se précipita dessus, le saisit dans sa gueule, darda ses regards de feu vers les voyageurs et tout disparut.

Ce sauvage, qu'on a revu plusieurs fois depuis cette première apparition, tantôt d'un côté tantôt de l'autre du *Saut-au-Récollet*, quelquefois sur les îles voisines, c'est *le Noyeux* du père récollet. On suppose que le diable s'est emparé du meurtrier au moment où il se faisait sécher après avoir

traîné dans l'eau le pauvre missionnaire, et que lui et son feu ont été changés en *loups-garous*.



L'HOTE A VALIQUET

La seconde histoire que j'ai apprise au campement des Ecores n'est pas si vieille que la première, puisqu'elle ne date que des premières années des Anglais dans le pays.

Dans ce temps-là donc, et dans cette même paroisse des Ecores, un pendu avait été mis dans une cage de fer et accroché à un poteau sur le chemin du Roi. Il parait que c'était la façon des Anglais, dans ce temps-là, de mettre les pendus en cage, et vous n'êtes pas sans avoir en-

tendu parler de la cage de la Pointe-Lévis (1).

Un habitant de la paroisse, nommé Valiquet, avait *fait baptiser*, un bon matin, et il donnait, le soir, un repas à ses amis : en revenant de faire ses invitations, il avait à passer devant la cage du pendu. Valiquet avait avec lui, dans sa *carriole*, un de ses voisins qui lui dit, en apercevant de loin la cage :

« — Sais-tu que j'ai toujours souleur quand je passe devant cet objet ? on devrait bien ne pas nous mettre des choses comme ça sur les chemins passants.

— Moi, répondit Valiquet, je m'en moque pas mal, et tu vas voir comme j'en ai peur de ton squelette.

(1) Voir le mot *Corriveau* dans le lexique-glossaire.

Là-dessus il fait augmenter le train de son cheval et serre la clôture de près, attendu qu'on était aux *premières neiges*, pour passer près de la cage qui pendait au-dessus de cette clôture.

Arrivé en face du pendu, il lui cingle un coup de fouet, en lui disant :

« — Je t'invite à venir souper avec moi ce soir » !

— Ce n'est pas bien ce que tu as fait là, Valiquet, lui dit son voisin. Ces restes ont appartenu à un grand scélérat, c'est vrai ; mais il a subi son châtiment devant les hommes, et si son repentir a été sincère, c'est peut-être un saint dans le Ciel aujourd'hui » !

Ces réflexions touchèrent Vali-

quet ; mais la chose était faite, et le mieux pour lui, pensa-t-il probablement, était de tâcher de l'oublier.

Tout le monde était à table chez Valiquet, le soir, et la compagnie était en train de s'amuser : on en était même rendu à chanter des chansons après le gros du repas couru, lorsqu'on entendit frapper trois coups à la porte, laquelle s'ouvrit d'elle-même au troisième coup pour laisser entrer le pendu. Il tenait sous son bras gauche sa cage de fer, qu'il alla déposer dans un coin de la chambre ; puis, s'avançant un peu, il dit au maître de la maison.

« — Je te prie de m'excuser si je suis venu un peu tard ; mais les morts n'ont pas grand appétit, ils ont plus besoin de respect que de

nourriture, et il est toujours temps d'en profiter.

Vous pouvez penser si la compagnie en eut une venette : les femmes se trouvaient mal, les enfants se sauvaient, et les plus hardis n'osaient pas regarder devant eux. Aux chansons et aux rires avait succédé un silence de mort. Enfin, Valiquet, qui au fond était *brave comme l'épée du Roi*, comprit que, s'il y avait quelque chose à faire, c'était à lui de l'entreprendre ; il se leva donc, malgré la faiblesse de ses jambes, et dit à son invité :

» — Je vous ai insulté bien mal à propos, je le confesse, et vous en demande pardon. Si un service, un *libéra* ou d'autres prières peuvent vous être utiles, je m'offre à vous

les faire dire ; mais, je vous en prie, retirez-vous !

— Il ne m'est pas permis, répondit le cadavre, de te laisser savoir si j'ai besoin des secours que tu m'offres. Quant à me retirer, je ne le ferai qu'à une condition, pour ne pas rester en dette de politesse avec toi qui m'as invité à souper ce soir, à la condition de me promettre de venir demain soir, au *coup de minuit*, danser au pied de mon poteau.

— Je te le promets, dit Valiquet ».

Le pendu reprit alors sa cage de fer sous son bras, passa la porte, qui s'ouvrit d'elle-même devant lui, et disparut.

La réjouissance était finie ! On alla donner quelques explications à la nouvelle accouchée, qui, de sa

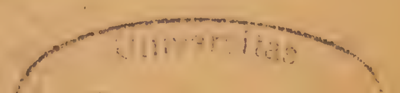
chambre, n'avait rien vu, mais qui avait entendu les cris d'effroi et ne pouvait pas en comprendre la cause, non plus que la raison du morne silence qui avait suivi ; puis, on se mit à réciter le rosaire, qu'on fit suivre du *De profundis*.

Mais, pour Valiquet, le pire n'était pas fait. On tint conseil une partie de la nuit. Bien des avis furent ouverts et rejetés ; parce tous ces avis allaient empêcher la visite du coup de minuit, et que Valiquet, fier de sa parole, répondit toujours :

« — J'ai promis, j'irai !

Enfin, la femme de Valiquet, qui n'avait point donné de conseils jusque-là, dit à son mari :

» — Je ne sais ce que je sens ; mais il me semble que je n'ai pas peur

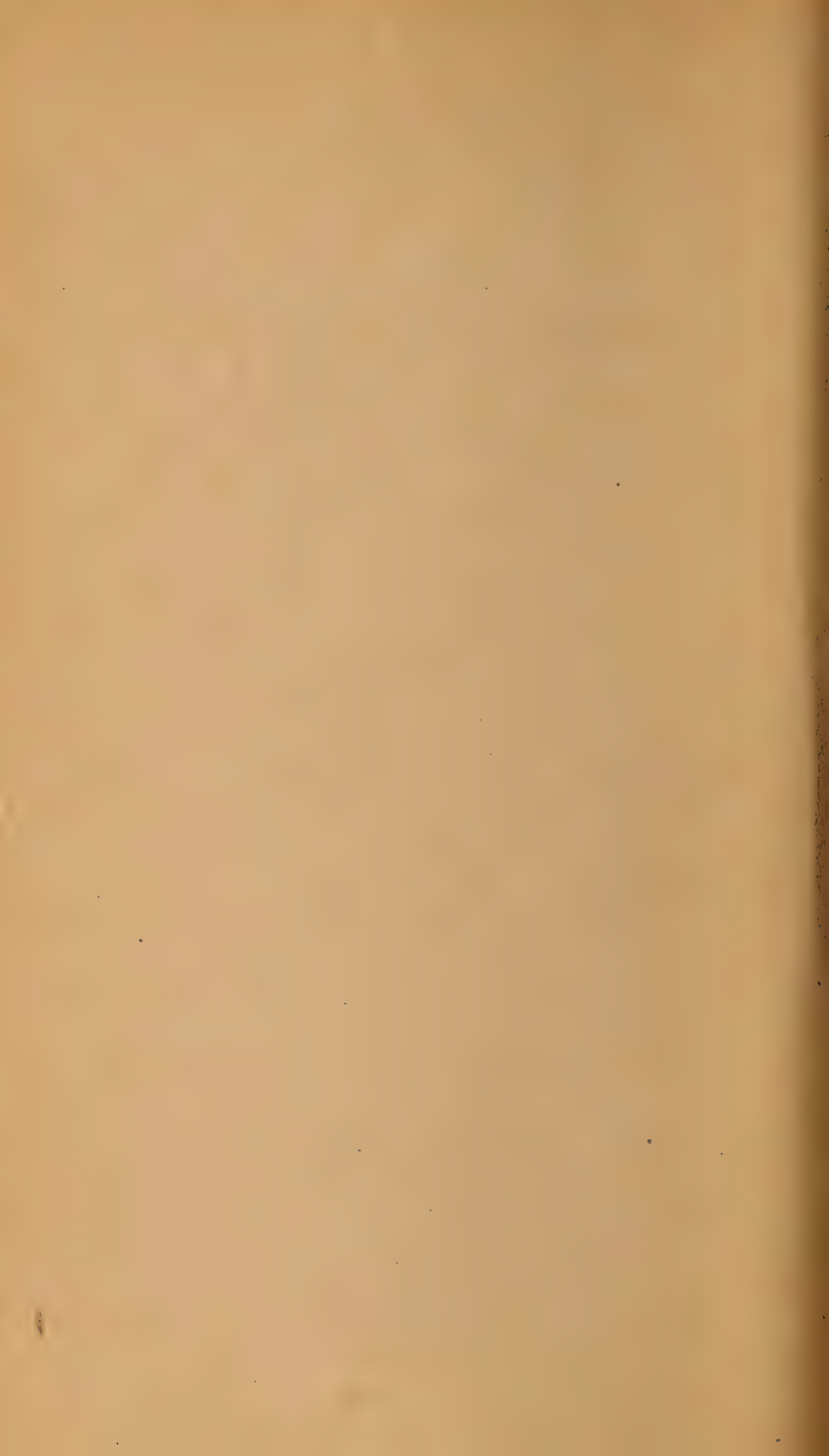


du mort, moi, et qu'il ne nous arrivera rien de mal dans cette affaire ; n'avons-nous pas ici un cher innocent, un ange pour nous protéger ? Valiquet, tu as fait une mauvaise action, ainsi tu iras rendre ta visite au pendu pour ta punition ; mais tu iras avec le petit dans les bras. Du reste demain matin, il faut que tu ailles consulter M. le curé, et puis faire plus que cela encore, tu me comprends !... Avec ça, ajouta la bonne chrétienne de femme, on peut dormir en paix ».

Valiquet suivit de point en point les sages avis de son excellente femme, et, le soir à minuit, il alla au rendez-vous, portant le nouveau baptisé dans ses bras et accompagné de ses voisins, qui récitaient le chapelet.

— Tu n'es pas généreux, lui dit le pendu dès que son insulteur fut en face de lui, tu n'es pas généreux ! Hier soir, je me suis débarrassé de ma cage afin de pouvoir m'asseoir à ta table, et toi, cette nuit, tu viens chargé d'un fardeau afin de ne pas danser avec moi ; j'avais pourtant une belle ronde à te proposer, la mesure se bat à coups de fouet. C'est égal, tu auras toujours appris à *respecter les morts :* tu peux t'en retourner.

Personne, comme on le pense bien, ne se fit prier pour quitter l'endroit : Valiquet prit congé de son *hôte* en se promettant bien de ne pas lui faire de nouvelle invitation.





CHARLES-M. DUCHARME

(1889)

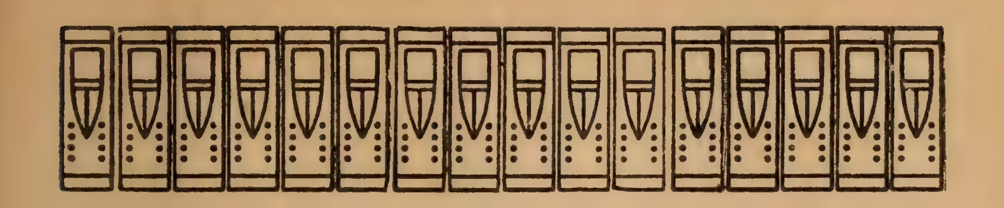
CHARLES-M. DUCHARME



Charles-Marie-Prosper Ducharme, fils de Prosper Ducharme et d'Elmina Turcotte, est né dans la banlieue des Trois-Rivières, le 30 janvier 1864.

Il a collaboré à l'*Étendard*, au *Monde Illustré*, à la *Revue Canadienne* et surtout au *National*. Dans ce journal il a publié une histoire très intéressante de la littérature canadienne, de 1880 à 1890. Son volume *Ris et croquis*, paru en 1889, renferme de jolis récits, bluettes et études littéraires.

M. Ducharme est mort à Montréal en 1890, à l'âge de 26 ans et quelques mois. Les lettres canadiennes ont vivement ressenti cette perte.



A LA SAINTE CATHERINE

On était en novembre. Il neigeait, les flocons
Comme de blanches fleurs s'accrochaient aux buissons :
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine,
C'était, en ce jour-là, la Sainte-Catherine.

L.-P. LEMAY

COLETTE ne voulait point *coiffer sainte Catherine !*

On le savait depuis longtemps au village des Rassis, aussi chaque année, les malins qui la voyaient toujours sans amoureux, ne manquaient-ils pas d'aller lui présenter leurs plus sincères condoléances.

Ils se préparaient encore en 187... à recommencer leur sempiternel refrain, sous la fenêtre de la belle dé-

couragée quand, dès la matinée du 25 novembre, une nouvelle incroyable, stupéfiante, se répandit par tout le village. Colette avait avoué *en secret*, à une intime, que c'était sa dernière Sainte-Catherine, et que la journée ne se passerait point sans que l'on vit du nouveau.

Quel «nouveau» pouvait-il y avoir? Colette allait-elle se marier ?

On devine si les commérages allaient leur train. D'où venait le futur ? était-il blond, châtain, brun ou roux ? avait-il un air gauche ou gracieux ? était-il riche ? Nul ne le savait, car pour tous, jusque-là, l'amant de Colette était resté invisible. Pour la première fois, la fiancée avait été discrète, et tellement discrète qu'on ne savait encore com-

ment elle avait pu garder son secret aussi longtemps.

Mais la journée n'était pas finie, et les commères devaient passer par bien d'autres surprises.

A peine midi sonnait-il au clocher, qu'on vit un commissionnaire s'arrêter de porte en porte, et déposer à toutes les maisons de la localité, des cartes d'invitation pour un parti de *tire* chez... personne ne le croyait, plusieurs allèrent acheter des lunettes, d'autres en empruntèrent... chez Colette !!!

Evidemment, la fin du monde était proche. Colette faire des invitations, et générales encore ! mais où mettrait-elle tout ce monde ! comment pourrait-elle le recevoir décemment ? elle n'avait pour tout abri

qu'une vieille masure à peine soutenue par des poutres vermoulues ; elle l'habitait, seule avec son frère, un bossu, qu'on évitait parce qu'il avait la réputation de jeter des maléfices ; et puis, quel mobilier primitif garnissait leur intérieur : une table, des chaises, un poêle et quelques bottes de foin !

On avait donc grande hâte de voir le soir arriver, afin d'avoir la clef de toutes ces énigmes.

Il vint enfin, avec des flocons de mousses blanches qui voltigeaient dans les airs comme ces touffes de blanc duvet que la brise promène sous la feuillée, aux premiers effluves du printemps, et ce fut en foule qu'on se rendit chez Colette. Là, nouvelle surprise. Les invités fu-

rent un bon quart d'heure sans se reconnaître. Si la chaumière de Colette était restée la même à l'extérieur, l'intérieur avait subi une transformation grandiose... féérique. Les poutres vermoulues avaient disparu sous des lambris dorés ; des colonnes de marbre, enguirlandées des roses les plus fraîches et les plus odoriférantes, soutenaient une voûte teinte d'azur et étoilée de marguerites et de boutons-d'or ; des massifs de fleurs rares et de ramilles de sapins, disséminés çà et là, dans ce nouveau parterre, digne pendant du jardin d'Armide, remplissaient l'enceinte des parfums les plus suaves et les plus aromatiques.

Ce qui surprit encore davantage les invités, ce fut Colette elle-même :

rajeunie, embellie, gracieuse comme une sylphide, blanche comme un lys, elle qui était si noire auparavant !

Il n'y avait plus moyen d'en douter, l'amant de Colette devait être un grand prince, un prince riche et puissant, mais on ne le voyait nulle part ! où était-il donc ? se cachait-il derrière ces riches tentures aux plis enchanteurs qui masquaient les fenêtres et les portes ; se conservait-il pour la fin de la soirée, afin de créer une sensation ?

Tout semblait l'indiquer. En attendant, les commentaires allaient leur train. Les jeunes filles étaient émerveillées de la grâce de Colette, et auraient donné tout ce qu'elles possédaient pour être belles comme elle, une minute seulement... une seconde.

Quant aux anciens, ils hochaient la tête, en se disant que tout ce qu'ils voyaient n'était pas naturel, qu'il devait y avoir du sortilège quelque part, et que cela pourrait bien finir par tourner mal. Un fait surtout semblait leur donner raison, c'étais l'isolement de Colette. Les jeunet galants du village auraient été au comble de leurs désirs, s'ils avaient pu seulement s'approcher de Colette, et la prier d'avance de danser avec eux, vers la fin de la fête, malheureusement, Colette restait inabordable, et, après bien des efforts réitérés et des tentatives toujours infructueuses, les plus braves durent céder devant le cercle infranchissable qui semblait maintenir la reine de la soirée hors de toute atteinte. Et pourtant, elle

les invitait à s'approcher, leur adressait ses plus charmants sourires, elle se permettait même des minauderies, et soulignait son gracieux babil des moues les plus séduisantes.

Lorsque le sirop, dont on entendait crépiter les bulles odoriférantes dans un immense vase doré, fut suffisamment cuit, et qu'on voulut l'étirer, les invités furent témoins d'un nouveau phénomène ; de couleur d'or qu'elle était, la *tire* prit les teintes les plus variées, personne n'en avait de la même couleur : ici elle était rose, orange, blanche, là violette, azurée, pourprée, et on aurait dit du nectar, tant elle était délicieuse au goût. Aussi, fut-elle regardée comme la meilleure qui ait jamais été faite dans le village. On s'ima-

gine si les invités lui firent honneur en la croquant sommairement ; ils ne pouvaient s'en rassasier, tant elle était excellente, et ils en auraient bien mangé jusqu'au matin, si un orchestre invisible, qui attaquait un quadrille à faire danser les pierres, n'était venu leur rappeler qu'il fallait faire trêve à la gourmandise. Aussitôt, tout le monde fut sur pied, personne ne pouvait résister au charme, à l'entraînement de ces accords si fantasques et si guillerets. Vieux comme jeunes, infirmes comme non infirmes, tous se mirent à danser avec un entrain, une légèreté dont ils se croyaient incapables.

Contre l'attente générale, on vit Colette danser seule ; le cercle se maintenait autour d'elle, et aucun

danseur ne parvenait à l'approcher.

Soudain on entendit sonner minuit.

Colette pâlit.

Au dernier coup du cadran, un grand tumulte se fit dans la salle. Les massifs se mirent en mouvement et joignirent la danse ; les marguerites et les boutons-d'or de la voûte qui semblait maintenant embrasée tombèrent comme une pluie de feu ; les lumières jusque-là si étincelantes et si blanches, prirent les teintes d'un brasier ; il en fut de même de tout ce qu'il y avait dans la salle : fleurs, colonnes, massifs, tentures, tout semblait flamboyer.

On dansait, dansait toujours, de plus en plus vite, et, malgré la frayeur des invités qui auraient vou-

lu se voir à cent lieues, personne ne put quitter le tourbillon rapide qui entraînait les couples malgré eux, sans qu'on pût prévoir comment tout cela finirait. Puis on vit les massifs se réunir et entourer Colette, lui former un berceau de feuillage et de rameaux pourpres, sous lequel s'éleva bientôt deux trônes : un personnage tout de rouge habillé, les yeux flamboyants, doté de deux cornes et d'une queue velue, occupait l'un, l'autre était sans doute destiné à Colette.

A cette vue, les invités se signèrent, et aussitôt, une vigoureuse poussée les envoya rouler pêle-mêle dans la neige, et l'on entendit une voix caverneuse proférer ces mots épouvantables :

« — Colette, sois mon épouse, et viens régner avec moi au royaume de l'enfer. Tu as dit ce matin : » Plutôt épouser le diable que de » coiffer sainte Catherine » ! Ton vœu est exaucé. Damnés, en avant la noce » !

On entendit alors un bruit formidable de chaînes et d'enclumes, un gémissement lugubre glaça d'épouvante les derniers invités, qui fuyaient au loin ; la masure s'écroula et une flamme bleuâtre erra sur les décombres.

Le lendemain, la masure de Colette avait disparu. A sa place s'élevait un monceau de cendres fumantes et une poutre calcinée : derniers vestiges du terrible drame de la veille.

Aucun spectateur du tragique événement ne l'oublia, et c'est encore en tremblant, que, longtemps après, ils rappelaient à leurs jeunes filles qui voyaient la coiffe de sainte Catherine d'un mauvais œil, la terrible punition de l'imprudente Colette.



Tous les ans, à la Sainte-Catherine, sur l'heure de minuit, on voit une forme blanche errer dans les ruines maudites, et tracer en lettres de feu, cette funeste parole : « Plutôt épouser le diable que de coiffer sainte Catherine » !

Et l'on dit dans le village, que c'est Colette qui vient renouveler à son seigneur et mari, le diable, l'hommage qu'elle a juré dans un jour néfaste.



Mme R. DANDURAND

(1889)

Madame R. DANDURAND



Madame R. Dandurand, fille de feu l'honorable F.-G. Marchand, littérateur distingué et ancien premier ministre de la province de Québec, est une de nos publicistes remarquables. C'est la première femme de lettres canadienne qui ait reçu les palmes académiques du gouvernement français. Elle a collaboré à plusieurs revues et journaux, a fondé le *Coin du feu*, superbe revue pour les dames, et a publié en 1889 : *Contes de Noël*, et en 1901, *Nos travers*, deux ouvrages estimés.



DEUX SOULIERS

Le petit Noël, au bout de sa tournée, s'arrêtait indécis devant deux souliers qui lui restaient à remplir.

Et pourtant, rarement il hésite, car c'est son métier de semer à pleines mains le bonheur sur sa route, et le bienfaisant génie a pour cette tâche délicate les grâces d'état.

Jamais, depuis qu'il avait commencé sa carrière, depuis qu'il avait été chargé de rappeler au monde le glorieux anniversaire en répandant les trésors de la charité divine, ja-

mais il ne s'était trouvé en pareille perplexité.

C'est que pour un seul cadeau qui lui restait, il y avait encore deux souliers à combler.

L'un était une merveille.

La mule d'une sultane n'est pas plus précieuse, et Cendrillon en aurait avec plaisir chaussé son second pied.

Il était fait de peluche brodée d'argent, et, sur le nœud de satin, nuancé comme une fleur, qui l'ornait, un papillon reposait dont les ailes semblaient avoir gardé des reflets d'aurore.

Cambré sur son fier talon, touchant à peine le sol du bout de sa pointe effilée, ce soulier ne semblait avoir emprisonné jamais que le pied

d'une fée mignonne, qui l'aurait laissé tomber à terre en s'élançant vers son mystique royaume.

Mais, ce qui surtout faisait ressortir la grâce exquise de l'adorable sandale et qui en même temps embrouillait complètement les idées de l'excellent petit Noël, c'était le contraste du voisinage.

A côté de ce chef-d'œuvre d'élégance et de luxe, gisait, sur le tapis, le plus roturier des sabots.

Lourd, usé, crotté, il semblait durci au feu, après avoir été trempé aux bourbries des rues.

Pauvre petite ruine ! peut-être au demeurant était-elle plus à plaindre qu'à mépriser pour sa laideur...

Comme il avait dû vaillamment patauger, trottiner et courir pour

être ainsi sali et morfondu, le pauvre sabot ! Mais, que venait-il faire ici? Et pour qui réclamait-il les faveurs du petit Noël ?

Celui-ci voyait bien devant lui — sommeillant dans leurs lits respectifs — deux enfants, aussi dissemblables d'attitude et de nature que l'étaient le soulier merveille et le grossier sabot ; mais cela ne tranchait pas son embarras.

***

Dans un berceau duveté, tendu de soie et de gaze blanches, vaporeuses comme les visions d'un rêve, une enfant reposait.

Elle ressemblait aux anges qui ornent les autels, tant elle était belle et pâle. Pas un soupir, pas un mou-

vement ne trahissait la vie sur sa figure idéale. Son repos était une extase.

Tout auprès, dans sa camisole de bure, une fillette rose dormait heureusement, la tête appuyée sur son bras potelé.

Ses cheveux en broussaille cachaient à demi son visage, et flottaient comme une poussière d'or sur l'oreiller.

Parfois un plus long soupir accentuait sa respiration ; ses bras nus s'étiraient avec aise, ses lèvres closes, rouges comme un fruit mûr, s'ouvraient en un sourire de béatitude ; ses petons dodus repoussaient la couverture, puis la bouche rieuse se reformait en une fleur vermeille, les menottes disparaissaient dans la bru-

me blonde des cheveux, les petits pieds blancs, devenus frileux, allaient s'enfouir sous les lainages : et l'enfant se pelotonnait voluptueusement dans la tiédeur de son nid.

En la contemplant, le petit Noël cherchait à s'expliquer le mystère de ce bizarre rapprochement.

Il supposait bien, lui qui connait intimement le bon Dieu, et qui sait que sa toute-puissante Providence ne s'amuse pas à de futiles espiègleries, il soupçonnait fort, dis-je, un dessein de la miséricorde divine.

Et cependant !... répétait-il d'un air songeur en regardant le bébé mignon, qu'il était bien près de trouver importun.

Un grand sac dégonflé pendait au cou du céleste émissaire, et chaque

fois que ses yeux tombaient sur le bon diable de vieux sabot, sa main instinctivement tâtait ce sac vide.

C'était, selon toute probabilité, celui qui avait contenu les présents réservés aux souliers de cette catégorie.

***

Déjà l'aube discrète glissait à travers les ténèbres ses lueurs lactées.

Bientôt le sommeil, agité de rêves fantastiques et de visions éblouissantes, allait fuir les paupières enfantines, empressées de s'ouvrir aux belles choses déposées à leurs pieds par la munificence du petit Noël.

Il fallait se hâter. L'ami de l'enfance allait être pris en flagrant délit de visibilité, et cela, il ne l'aurait pas

voulu pour une couronne de séraphin !

Chacun a son orgueil. Celui de cet excellent esprit est d'expédier la besogne qu'on lui confie, d'une façon irréprochable, et surtout promptement.

Jamais il n'a été surpris par le jour. Le flambeau que le bon Dieu lui prête pour guider sa course à travers les ombres, c'est l'étoile qui conduisait autrefois les trois rois d'Orient à la crèche du Sauveur.

Voyant que ses délibérations mentales ne l'amenaient à aucune conclusion satisfaisante, l'envoyé du ciel éleva vers Dieu son pur esprit, et sollicita une inspiration.

Il eut alors l'intuition du décret divin :

Le sac qu'il avait cru vide fut ouvert, et son bras s'y plongea jusqu'à l'épaule pour en retirer un petit paquet mystérieux.

Alors les innombrables bibelots qui avaient été primitivement destinés à l'opulente pantoufle furent divisés en deux lots, et les mandataires muets qui, gisant sur le tapis, réclamaient tacitement leur butin, en reçurent chacun une part égale.

Puis, louant le Créateur de son ingénieuse et tendre générosité, le bon petit Noël brisa le cachet de l'enveloppe énigmatique dont il avait deviné le contenu précieux.

Aussitôt, une poudre dorée, s'échappant de ses doigts, tomba dans la sandale de peluche, puis dans le misérable sabot.

Tout ce qui restait d'ombres dans la pièce s'évanouit devant le poudroiement irisé de cette poussière merveilleuse, mettant partout des rayonnements.

La fillette rose, blottie dans la profondeur des coussins, en devint toute resplendissante, et l'ange pâle qui dormait à côté s'anima, se transforma tout à coup, sous le feu des reflets magiques.

Un sang nouveau sembla s'infiltrer dans ses veines et colorer d'incarnat les lis de ses joues. La vie refleurissait en cette frêle créature.

Le petit Noël s'était envolé sans bruit.



Deux voix enfantines éclatèrent

ensemble comme un délicieux chant d'oiseaux, emplissant le vaste palais d'échos inconnus.

En même temps une mère, folle de joie, accourait, élevait dans ses bras son enfant ravivée, et s'écriait en la pressant passionnément sur son cœur.

— Ma prière est exaucée ! Soyez béni, Seigneur !

« Qui donne au pauvre prête à Dieu », dit un touchant enseignement. Dans le cas actuel, le tout-puissant débiteur avait loyalement soldé sa dette, rendant un trésor pour une obole — une vie chère pour un abri donné à l'orphelin.



Le partage avait été judicieusement fait par le délégué de la Provi-

dence. Les deux souliers, sans distinction d'élégance ou de difformité, avaient été surchargés de bonbons et de jouets.

Tout cela était merveille et nouveauté pour la naïve propriétaire du vilain soulier.

La veille, dans le tumulte d'une grande rue, un groupe de passants l'avait séparée de sa mère. Voulant la rejoindre et courant en tous sens, la pauvre mignonne se perdit.

Alors, lasse et désolée, elle s'arrêta et se mit à sangloter dans son châle, murmurant tout bas l'appel qu'elle avait longtemps répété avec des cris déchirants :

« — Maman ! maman ! soupirait-elle comme une invocation, tandis que son petit cœur éclatait.

Soudain, elle sentit que l'on abaissait doucement ses mains. Une grande dame, toute enveloppée de fourrures, penchée vers elle, lui demandait tendrement :

» — Pourquoi pleures-tu, mon enfant » ?

Cette belle femme douce et triste l'avait fait monter dans une superbe voiture, et l'avait emmenée en un palais éblouissant où la pauvresse fut choyée, dorlotée, à un tel point que le souvenir de son malheur en devint moins cuisant.

Elle avait trouvé, sous le toit hospitalier de sa bienfaitrice, un ange consolateur.

C'était une enfant frêle, avec de grands yeux pensifs où il y avait quelque chose de profond et de serein

qui étonnait, en la subjuguant, la simple fillette.

La belle dame contemplait avec attendrissement ces deux gracieuses créatures s'observant avec curiosité et causant en leur langage d'oiseaux.

Elle vint se mettre à genoux près du joli groupe, et ses yeux tout pleins de larmes, allant de l'une à l'autre, semblaient les comparer.

» — Que je serais heureuse ! répétait-elle, que je serais heureuse !

Prenant entre ses mains la tête angélique de sa fille et la baisant avec tendresse :

» — Prie le bon Dieu avec moi, qu'il te fasse ressembler à cette chère petite » ! lui dit-elle.

Les âmes innocentes s'entendent bien entre elles. Les deux bébés

devinrent bientôt les plus grands amis du monde. L'une essuyait les larmes de l'autre, qui finissait par sourire aux caresses de sa douce protectrice.

Quand sa belle amie mit sa précieuse pantoufle sur le foyer, la pauvre enfant perdue l'imita naïvement, et les compagnes, gentilles à ravir dans leur posture d'anges, joignirent les mains et prièrent ensemble le petit Noël de s'en souvenir.

Et leurs vœux furent accomplis.



Après avoir curieusement parcouru, scruté et exploré le logis magnifique qu'elle occupait depuis la veille, la grosse fillette s'orna sans rien dire de tous les présents qui avaient plu

dans son sabot, jeta de travers sur ses épaules le vestige fané qu'elle appelait « son châle », posa sur le buisson inextricable de ses boucles un bonnet de laine, et se présenta, ainsi équipée, devant un grand laquais se tenant dans l'antichambre :

— Où demeure-t-elle, ta mère ? demanda le laquais ironique sans se déranger.

— Je la trouverai bien. Ouvrez-moi seulement cette grande porte ».

Le serviteur galonné se mit à rire en analysant le bizarre accoutrement de son interlocutrice.

Elle le regardait avec ses grands yeux naïfs, et attendait. Quand, à la fin, il se décida à ouvrir les deux énormes battants de la porte massive, elle se retourna une dernière

fois vers sa compagne, lui sourit doucement en manière d'adieu, et, serrant plus fortement ses trésors, elle partit en courant.

C'est alors que le petit sabot se remit à patauger en expert, et que les polichinelles et les poupées, étroitement emprisonnées entre ses bras, eurent leurs cheveux joliment ébouriffés par les collisions diverses qu'ils subirent avec les passants, les poteaux de reverbères, que sais-je encore !

Et, ma foi, tout était pour le mieux.

Ces personnalités élégantes, en leur mise irréprochable, se fussent trouvées bien dépaysées dans le logis où les conduisait leur petite maîtresse.

L'emmêlement de leurs chevelures, et les menues avaries que reçurent leurs toilettes pendant le trajet, les

firent accueillir comme de la famille chez leurs nouveaux hôtes.

Après une longue course, notre amie s'arrêta devant une bicoque, et frappa la porte du pied, appelant sa mère.

Elle tomba dans les bras de celle-ci, toute bourrée de ses cadeaux, cherchant à les garantir jusque dans la chaleur de l'étreinte maternelle.

Aux questions empressées : « D'où viens-tu, chère enfant ? Qu'as-tu fait » ? la fillette ne répondait rien. Elle exhibait à ses petits frères son riche butin, ses yeux brillant du plaisir de se retrouver dans la misère et l'intimité de sa cahutte.



La rentrée de la chère absente avec son attrayant cortège chassa le laid

fantôme du désespoir qui était venu s'asseoir au foyer.

La mère ravivée, berçant longuement entre ses bras le bébé retrouvé, oublia toutes les angoisses des dernières heures. Le bonheur qui n'attendait que ce signal éclata dans la masure un instant assombrie... Car le petit Noël avait aussi passé là, jetant dans les sabots la semence d'or qui donne la paix du cœur, l'insouciance heureuse et la fraîcheur colorée d'une vigoureuse jeunesse.

Pour récompenser la charité d'une mère, Dieu avait donc mis dans un palais le don inestimable qu'il réserve à ses amis les pauvres. Il y avait déposé le rare bien, l'unique trésor en cette vallée de larmes.



TABLE DES MATIERES

